

Un patrimoine révélé

François de BEAULIEU

On crée souvent une réserve pour des motifs précis. Dans le cas du Cragou ce fut la protection d'un paysage et de deux espèces phares, le busard cendré et le courlis. Mais au fil des ans, c'est un ensemble surprenant de richesse qui apparaît.

Derrière un nom bref et guttural qui renvoie sans doute aux roches de la ligne de crête, le Cragou est un espace d'une très grande diversité. La création de la réserve en 1986 a conduit de multiples scientifiques à y venir (ou à y revenir). Passé au peigne fin, ce territoire a révélé des trésors insoupçonnés, justifiant un peu plus chaque jour les efforts des nombreux partenaires qui concourent aujourd'hui à sa protection. Au-delà du patrimoine naturel, c'est aussi un ensemble de vestiges et de traditions associés à l'histoire des monts d'Arrée

qui a pu être sauvé de la destruction ou de l'oubli.

Des tombes

La partie est des monts d'Arrée présente une concentration tout à fait remarquable de tumulus de l'âge du Bronze et le site du Cragou en recèle quatre (un cinquième existe à un kilomètre au nord). De toute évidence, ils n'ont pas été réalisés au hasard car ils se trouvent au bord de la vieille route conduisant de Morlaix à Carhaix. Les visiteurs attentifs peuvent remarquer l'exceptionnelle largeur de celle-ci, en particulier au niveau de la ligne de crête. Nul doute que, bordée ou non de talus, cette voie existait bien avant que les Romains ne la confirment dans son rôle d'axe majeur. Elle ne perdit son importance qu'à la fin du siècle dernier avec l'aménagement de la route actuelle et on trouve encore des bornes kilométriques au milieu de la végétation.

Il est difficile d'imaginer ce que pouvait être le paysage du Cragou il y a quelques milliers d'années. Le plus probable est que coexistaient des milieux plutôt impénétrables : petites tourbières, marais, taillis, bois. Le feu, les herbivores sauvages y maintenaient des clairières en traînées plus ou moins larges. Ça et là, autour des rochers, sur les sols les moins épais, la lande pointait ses bruyères.



F de Beaulieu

Tous les pins ne sont pas coupés au Cragou ! La beauté des uns, l'utilité des autres (les poneys peuvent s'y gratter) les préservent des tronçonneuses.

La carte dite de Cassini a été réalisée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. On voit que tous les villages sont bien repérés et que la « voie romaine » est un axe important. ▲

La carte d'état-major montre que la nouvelle route de Morlaix à Carhaix avait déjà été créée en 1894. ►



F de Beaulieu

Le cadastre napoléonien de Plougonven met très bien en évidence l'opposition entre le bocage et les landes séparés par un simple ruisseau (attention, ici le nord est à gauche de la carte). Ce cadastre a déjà enregistré le partage de la « montagne » entre les familles des villages limitrophes. Mais ce laniérage n'a pas fait disparaître les usages collectifs, au contraire.

Des talus

Les vieux cadastres et les talus, permettent de reconstituer plus facilement ce qui a façonné le paysage d'aujourd'hui à partir du XII^{ème} siècle. Ils mettent en évidence le rôle de l'abbaye du Relec, créée en 1132 à la charnière des évêchés de Cornouaille, Léon et Trégor. Le domaine principal était ceinturé d'un talus (le « mur du Diable ») qui passe sur la partie ouest de la crête du Cragou. Le Bouillard est très probablement un de ces villages de colons fondés par les moines cisterciens pour mettre en valeur l'immense territoire qui leur avait été dévolu. On distingue encore dans le parcellaire la trace du journal de terre appartenant aux maisons qui devenaient la propriété des fermiers bénéficiant du système original de la quévaïse. Le village est situé sur le coteau granitique, plus fertile, et fait face au versant nord des rochers du Cragou. C'est du défrichage de ces pentes que sont nées les landes où chacun avait le droit de prélever de la litière et de faire paître son bétail. Ces usages collectifs ont perduré près de sept siècles puisqu'ils n'ont pris fin qu'au milieu du XX^{ème} siècle. On trouve enco-

re la trace du pénible labeur des colons du moyen âge sous la forme de scories métalliques apparaissant dans certaines parcelles. Souvent prises pour des météorites, elles sont les résidus des fonderies rustiques fabriquant les indispensables outils au plus près des zones de défrichage. On a même trouvé, à deux kilomètres à l'ouest du Cragou, au pied de la roche Saint-Barnabé, un énorme bloc de métal « gros comme une quatre chevaux » dont les débris ont servi à réempier la route (un fragment est conservé au Relec).

Avec des fleurs et sans...

Il y a dans l'herbier d'Edouard Lebeurier une minuscule orchidée dont l'étiquette porte la mention suivante : « *Orchis paludosa* : marais du Cragou sous Roc'h Kulk, le Cloître-Saint-Thégonnec. 23 août 1943 ; première et unique rencontre du genre ; a aussi été trouvé dans la tourbière de Saint-Herbot, Loqueffret, 19 juillet 1954. Synonyme : *Hammarbya paludosa*. » Mais jamais Edouard Lebeurier ne pu retrouver la station. Il est vrai que non seulement cette orchidée est particulièrement petite et d'un vert pâle qui la rend peu



C'est avec une marre comme celle-ci que, pendant des siècles, les landes furent écobuées ou défrichées. En 1989, Alfred Corvez nous avait montré les gestes qu'il était le dernier à avoir observé sur les pentes du Cragou, avant la première guerre.

visible, mais elle ne donne que très irrégulièrement des pieds fleuris.

Il a fallu toute la ténacité d'un botaniste amateur, François Seité pour retrouver la station en 1994. En 1997, les permanents de la réserve ont même découvert quelques pieds supplémentaires à quelques dizaines de mètres

(ce qui fit un total de 25 pieds cette année là).

Mais jamais personne n'avait noté la présence sur les landes du Cragou d'une autre orchidée peu commune, la spiranthe d'été. Il semble bien que les 20 pieds trouvés en 1997 soient directement liés à la présence des poneys sur les landes tourbeuses.

La disparition des fosses de tourbage a entraîné celle de l'utriculaire, mais trois autres plantes carnivores (la drosera à feuilles rondes, la drosera intermédiaire et la grassette) sont particulièrement présentes et semblent favorisées par la présence des vaches et des poneys.

Les graminées sont, en général, moins spectaculaires mais les linaigrettes ne manquent pas de panache au printemps et les larges traînées claires de l'avoine de Thore comptent dans la physionomie du paysage. On notera parmi les raretés ne payant pas de mine le rhynchosporé brun, le scirpe cespiteux et le jonc squareux... Mais les plantes les plus rares ou les plus intéressantes sont peut-être les plus discrètes. Le lycopode inondé et la sphaigne de la Pylaie ont encore des noms communs ; ce n'est pas le cas d'une petite fougère des rochers humides (*Hymenophyllum tunbridgense*, signalée par Daniel Chicouène), d'une mousse qui n'est connue qu'en un seul autre site breton (*Kurzia sylvatica*, repérée par Philippe de Zuttere) et d'un champignon des sphaignes (i h, trouvé par José Durfort) dont c'est la troisième mention en Europe.

Il ne faudrait toutefois pas déduire des lignes qui précèdent qu'un site ne vaut que par les raretés qu'il regroupe. Ce qui



La lumière rasant du soir met bien en valeur les billons réguliers qui marquent le sol de cette vieille lande. C'est la trace de l'écobuage qui consistait à enlever et brûler la couche superficielle du sol avant de mener des cultures pendant quatre ou cinq ans.

fait la valeur du Cragou et du Vergam, ce sont d'abord les immenses étendues de bruyères, d'ajoncs, de molinie qui en constituent l'essentiel. Ce sont aussi les tourbières, les prairies humides et, bien sûr, le bois de crête, quasiment unique dans les monts d'Arrée et témoin d'un très lointain passé.

Dans son travail sur le plan de gestion de la réserve, Armel Bonneron a recensé 27 milieux différents couvrant environ 1000 hectares. Si l'on tient compte de la variété des orientations des substrats, des systèmes de cultures, du relief (le point le plus haut est à 282 m, le point le plus bas à 143 m), on comprend mieux la richesse biologique qui peut naître de cette diversité.

Avec des ailes et sans...

Bon an mal an, les landes hautes du Cragou et du Vergam accueillent 3 à 8 couples de busards cendré et Saint-Martin. Il ne fait pas de doute que l'absence de sentier de randonnée à proximité des zones habituelles de nidification est particulièrement favorable (rappelons que ces rapaces nichent au sol). Les couples de busards Saint-Martin sont souvent très discrets et leur nombre peut être sous-évalué mais ils restent en général pré-

sents pendant les mois d'hiver alors que les cendrés font une longue et périlleuse migration vers l'Afrique.

Les busards ne font pas le poids face aux courlis nicheurs : une grosse femelle de Saint-Martin ne pèse que 700 g, tandis qu'une belle courlis atteint 950 g. Si les courlis ne savaient pas se défendre, il y a belle lurette que les 8 à 10 couples du Cragou et du Vergam (soit près de 10% de la population bretonne) auraient disparu. Mais, comme l'a montré une étude menée par Bruno Bargain et Jacques Maout, il ne s'agit en rien d'une population relictuelle. Quand le milieu n'a pas été modifié (les landes de fauche sont indispensables), on constate que la densité de couples et leur distribution est tout à fait comparable à celle qu'observait Edouard Lebeurier pendant la guerre.

Rien d'inattendu à ce que la réserve abrite aussi la fauvette pitchou, le tarier des prés et l'engoulevent d'Europe. Plus originale, la petite population de pipit des arbres et la nidification du hibou des marais, de la bécassine et du vanneau huppé. En hiver, les bécasses sont très présentes dans les taillis.

La loutre passe régulièrement sur le Squiriou qui prend sa source dans la réserve. C'est dans les bosquets qui jouxtent le ruisseau que Raymond Lacheur a observé le muscardin, un joli gliridé que l'on a



Bretagne vivante - SEPMB

Ce jeune busard Saint-Martin va bientôt savoir voler et pourra s'initier au passage de proie avec ses parents.



▲
Le lycopode inondé est probablement l'étrange « herbe d'oubli » dont parlent les légendes. Celui qui avait le malheur de marcher dessus perdait sa route et errait jusqu'à l'aube même alors qu'il connaissait parfaitement les lieux.

La drosera est probablement la fameuse « herbe d'or » des légendes. Elle permettait au pivert de couper même le métal et à celui qui la possédait de trouver des trésors.



Le malaxis des marais est particulièrement difficile à trouver entre les sphaignes et les bruyères. Sa rareté est telle qu'il est exclu de la mettre au programme des animations pédagogiques. Mais il est des orchidées plus communes comme l'orchis tacheté qui permettent d'évoquer ces plantes passionnantes.



